

La Maison-Dieu, 153, 1983, 63-85

Mgr François BUSSINI

« AU NOM DU CHRIST,
LAISSEZ-VOUS RÉCONCILIER
AVEC DIEU »

(2 Co 5, 20)

AU cours d'une des réunions qui ont préparé cette assemblée, le thème de mon exposé a été ainsi défini : « *Dans un monde où la réconciliation ne va pas de soi, une Église sacrement de la réconciliation pour autant qu'elle est elle-même l'Église des sacrements.* »

D'entrée de jeu, je voudrais rapidement préciser dans quel esprit je vais m'efforcer de m'acquitter de la tâche qui m'a été confiée. Le prochain Synode, dans une large mesure, donnera lieu à un échange entre églises locales, par le relais de leurs pasteurs, sous la présidence de l'église de Rome et de son évêque. Ces églises, en réfléchissant sur le thème de la réconciliation, échangeront leurs expériences et pourront ainsi mutuellement vérifier certaines de leurs orientations missionnaires et pastorales.

Dans cette perspective, je voudrais rappeler ici quelques notes marquantes de la vie des églises qui sont en France. Avec Vatican II, nous sommes bien convaincus qu'il n'y a

* Exposé fait à l'Assemblée extraordinaire de l'épiscopat français consacrée à préparer le synode des évêques sur la réconciliation.

pas d'évangélisation pertinente sans un rigoureux déchiffrage des signes des temps. Nous savons aussi que cette évangélisation passe par le témoignage de laïcs qui, au fil d'engagements de tous ordres, servent la charité de Dieu à l'égard des hommes et « rendent raison de leur espérance » (1 P 3, 15). Pareille participation à la mission de l'Église demande que l'on ajuste sa pratique à l'Évangile moyennant une révision de vie assidue. Mais la crédibilité même de la mission suppose que se tissent entre disciples de Jésus des liens de communion. L'Église est ainsi pour le monde sacrement du salut. Mais elle ne peut l'être que grâce aux sacrements.

En rappelant ces quelques points, j'ai indiqué et, d'une certaine façon, justifié mon plan. De nos jours, parler de réconciliation tient d'une gageure. Pourtant l'Église n'hésite pas à se présenter comme « sacrement de l'union intime avec Dieu et de l'unité du genre humain » (LG 1, 1)¹. Mais l'Église ne peut jouer un tel rôle que parce que, dans son être et son agir, elle se reçoit de son Seigneur grâce à la célébration des sacrements. Reste à se demander comment dans notre actualité historique nous pouvons, par l'allure même de notre pratique, rendre un témoignage tout à la fois fidèle à l'Évangile de la réconciliation et parlant pour nos contemporains. En proposant mon plan, tout en me voulant attentif aux recherches des églises dont nous sommes les pasteurs, je suis les grandes étapes de l'itinéraire proposé par l'*Instrumentum laboris* du prochain Synode².

I UNE CHIMÈRE ?

En choisissant de centrer sa méditation et son action autour de l'appel paulinien : « Au nom du Christ, laissez-

1. Les citations de Vatican II sont faites selon l'édition du texte latin et français parue à Paris en 1967 aux Éditions du Centurion.

2. *La réconciliation et la pénitence dans la mission de l'Église*. Traduction non officielle du Document de travail pour le Synode des Evêques de 1983, Paris: 1983, 122 pages.

vous réconcilier avec Dieu» (2 Co 5, 20), l'Église se veut prophétique, c'est-à-dire, selon une formule d'Albert Béguin, « anachronique en avant ». Au nom de l'avenir de Dieu ouvert aux hommes en Jésus Christ, nous n'hésitons pas à jurer avec certaines des dominantes de l'esprit du temps et surtout à contredire les leçons que, semble-t-il, nous devrions tirer d'un certain nombre de faits massifs de notre actualité. C'est cette contradiction que je voudrais en quelques mots développer et illustrer.

De graves antagonismes traversent les relations longues et courtes qui font aujourd'hui le tissu de nos existences. Or nous faisons un constat. Les efforts tentés pour résorber ou surmonter ces tensions ne font que les exaspérer. Et, à la longue, on finit par saper ce consensus minimum sur lequel repose toute vie collective.

Dans pareil contexte, appeler à la réconciliation et prétendre en donner des signes parlants et efficaces, n'est-ce pas poursuivre le vain espoir d'échapper à la dure réalité quotidienne ? Mais, comme cette réalité finit toujours par s'imposer, après l'exaltation d'un moment, ne risquons-nous pas de connaître un profond découragement ? Oui ou non, parler de réconciliation n'est-ce pas poursuivre une chimère dont il vaudrait mieux faire son deuil ?

Pour justifier une question aussi radicale, je me contenterai de citer deux cas exemplaires, l'un de l'ordre des relations longues, l'autre à l'échelle des relations courtes.

L'exemple de l'Allemagne

Pendant quelques instants, je voudrais réfléchir avec vous sur la crise, à mes yeux particulièrement significative, que traverse de nos jours la République Fédérale d'Allemagne³.

3. La crise est mondiale. Elle provoque aussi chez nous des secousses économiques, politiques et culturelles. Pris dans ces remous, nous avons du mal à les examiner avec le recul nécessaire. Ce recul nous est plus

Dans cette République Fédérale, les manifestations en faveur de la paix et pour le désarmement, depuis quelques années, connaissent un succès constant sinon grandissant. Pour comprendre ces remous, il est bon de nous rappeler quelques faits.

Un déséquilibre

Au cours de la dernière décennie, l'armement nucléaire des pays du Pacte de Varsovie, à la faveur de la mise en place des fameuses fusées SS 20, a pris une nette avance sur celui des nations de l'Alliance Atlantique. De ce déséquilibre on a eu une vive conscience en Allemagne. C'est pourquoi le gouvernement de la République Fédérale a demandé à ses alliés de tout faire pour le compenser. C'est ainsi qu'on a conçu un dispositif dont l'axe est constitué par les fusées Pershing.

Faut-il se laisser vaincre par la peur ?

Cette politique et cette stratégie développaient la logique, en un sens implacable, sur laquelle repose notre sécurité depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Or cette logique, dont nous nous étions plus ou moins accommodés, soudain est devenue insupportable pour de larges couches de la population allemande.

Ces hommes et ces femmes ont d'abord eu peur. L'installation en Europe de moyens de riposte aux SS 20 ne faisait-elle pas immanquablement de l'Allemagne le théâtre des opérations en cas de conflit armé ? Le pays était de ce fait voué à une destruction massive.

facile à l'égard d'une société proche de la nôtre et pourtant nettement distincte d'elle. J'appuie mes réflexions sur une certaine fréquentation des réalités allemandes. Je dois beaucoup au livre d'un observateur averti et sagace, J. ROVAN, *L'Allemagne du changement*, Paris, 1983, 234 pages. Au moment où cet exposé était préparé, la Lettre pastorale des évêques allemands, *La justice construit la paix* (La Documentation Catholique T.LXXX, n° 1853, 5 juin 1983, pp. 568-594) n'avait pas encore été rendue publique.

Une question s'est alors posée. Le temps n'était-il pas venu de dire non à ces prétendues nécessités stratégiques qui semblaient bien recouvrir une résignation à la fatalité de la terreur ? Cette question fut et demeure à vif dans des milieux chrétiens et singulièrement protestants. On se souvient qu'une certaine mentalité luthérienne, faite de soumission aux autorités établies, a entretenu une relative inertie en face du III^e Reich. On se rappelle le sursaut de l'Église Confessante. Ne faut-il pas, dans les circonstances présentes, retrouver le ressort de cette audace ? L'Évangile ne nous dit-il pas que la terreur ne saurait avoir le dernier mot ? Cela ne nous conduit-il pas à rompre, au prix de mesures unilatérales de désarmement, avec cette soi-disant fatalité qui paralyse tout effort sérieux en faveur de la paix ?

En soulevant de telles questions, on a souligné que les pays occidentaux, par leur système économique, entretenaient un déséquilibre entre le Nord et le Sud de la planète aussi menaçant que la tension Est-Ouest. Du coup, on a remis radicalement en cause, par le biais de la contestation écologiste, le modèle de société qui prévaut dans nos nations.

De nouvelles menaces

On ne peut nier que l'inspiration de ces questions soit initialement, dans une large mesure, évangélique. Mais voilà : les mouvements porteurs de ces interrogations en viennent à provoquer de nouveaux déséquilibres, eux aussi, lourds de menaces aussi bien pour la société allemande que pour les relations internationales.

Après le désastre de la deuxième guerre mondiale, la République Fédérale a connu un essor économique fulgurant. Mais il ne faut pas oublier qu'on assurait en même temps une réelle justice sociale et qu'on garantissait aussi aux syndicats un pouvoir effectif dans la gestion de l'économie. L'idéologie ambiante valorisait certes le confort mais aussi le travail et la vie de famille. Or le rejet de ce modèle de société élargit le fossé entre jeunes et

adultes. D'autre part, la Constitution voulait parer aux mésaventures de la République de Weimar. Il n'est pas sûr que les Verts épousent l'inspiration d'une telle règle du jeu démocratique. On le voit, en se multipliant, les mises en question minent ce consensus sans lequel il n'est plus de vie collective possible.

Les relations internationales connaissent, elles aussi, de nouveaux soubresauts. Il ne faut pas oublier tout d'abord le voisinage entre R.F.A. ou B.R.D. et R.D.A. ou D.D.R. L'Ostpolitik conduite par la S.P.D. a aménagé cette coexistence. Mais, en Allemagne fédérale, on restait massivement allergique au marxisme surtout sous sa forme léniniste.

Or l'imprégnation marxiste de certaines composantes du mouvement des Verts est incontestable et la manipulation par des fractions communistes probable. Voici qu'en plus de son avance nucléaire, le bloc de l'Est trouve en Allemagne fédérale des facteurs idéologiques qui lui deviennent, plus ou moins directement, favorables.

Dans un tel climat, on pose à nouveau la question nationale. Une hypothèse fait son chemin. Sinon une totale réunification, du moins des liens plus étroits entre R.D.A. et R.F.A. ne seraient-ils pas facilités par une neutralisation de cette dernière ?

Si on allait vers les bouleversements que je viens d'évoquer et qui désormais, malgré le résultat des dernières élections fédérales en R.F.A., n'ont, à moyen terme, rien d'improbable, la question européenne serait à reprendre de fond en comble. Un tel remue-ménage irait de pair avec bien des inconnues inquiétantes.

Au prix d'un schématisme qui frise la caricature, ne peut-on pas résumer ainsi certains traits de l'évolution présente de la société en République Fédérale d'Allemagne ? A bon droit, au moins au départ, on conteste la logique infernale de la terreur déguisée en « coexistence pacifique » ainsi que l'injustice criante qui prévaut dans les relations entre le Nord et le Sud. Mais ces mises en question commencent à prendre un tour, lui aussi, quelque peu infernal.

Ce bilan, passablement pessimiste, nous laisse avec une

interrogation. Les Verts se sont encombrés d'un bric-à-brac idéologique, leurs manières de faire sont aventureuses. Néanmoins ils sont porteurs de questions avec lesquelles on ne saurait biaiser. Toutefois ne sont-ils pas pris par un certain vertige en raison de leur impatience ? Ne connaissent-ils pas, à leur tour, cette hantise des contestataires de 68 : obtenir tout tout de suite ?

Familles en crise

L'exemple que je vais citer maintenant nous touche de beaucoup plus près. C'est souvent notre amer pain quotidien. Je veux parler de ce drame qu'est la présente brisure de tant de foyers.

Un certain malaise

Nous avons tous le souvenir de familles où nous avons été chaleureusement accueillis. A chacune de nos visites, les visages étaient souriants. Pourtant nous ne pouvions pas dissiper une impression de malaise. Ce foyer multipliait les relations amicales. Mais cela prenait l'allure d'un « divertissement » au sens pascalien du mot. Les engagements onéreux et multipliés des époux avaient aussi toutes les apparences d'une fuite de soi.

Une opération vérité

Vient le moment où la crise qui couvait ne peut plus être dissimulée. Au moment de l'adolescence des enfants, de violentes querelles opposent entre eux tous les membres du foyer. Ou bien, silencieusement, une véritable décomposition s'amorce. Les enfants prennent des distances grandissantes à l'égard de leur famille. Les époux, sans divorcer pour l'immédiat, se résignent à faire chacun sa vie.

Il se peut qu'on ne se résigne pas à un tel délabrement. Lorsque la crise éclate, on tente, pour s'en sortir, une

« opération vérité ». On constate qu'en réalité on ne se parlait plus depuis longtemps. Et on s'interroge sur l'authenticité des relations entre les uns et les autres.

On doit s'avouer que l'un des époux a voulu à tout prix forcer la reconnaissance de son partenaire. C'est pour « en mettre plein la vue » à sa femme que le mari s'est acharné dans sa réussite professionnelle. Les parents ont projeté leurs propres rêves sur leurs enfants au point d'inhiber chez ces derniers l'expression des désirs qui bouillonnaient dans leurs cœurs.

On a voulu faire la vérité pour trouver une issue à la crise. On croit devoir constater que l'édifice familial repose sur une addition d'illusions. Ne vaut-il pas mieux le reconnaître loyalement ? Se respecter l'un l'autre, n'est-ce pas laisser à chacun sa chance ? Tout compte fait, le divorce par consentement mutuel paraîtra la seule issue saine et honorable.

Bref, pour dissiper un climat de tension, on n'a pas voulu se dérober aux remises en cause. Il a fallu alors s'avouer dupé par bien des illusions. La conclusion semble venir d'elle-même. Le divorce sera le dernier mot d'une « opération-vérité ».

Un éblouissement ?

Cette « opération vérité » semble néanmoins provoquer chez ceux qui la mènent une sorte d'éblouissement. Le regard que l'on porte sur son passé et son avenir perd de sa netteté. Ces deux moments prennent l'allure de simples ombres portées de l'épreuve présente. L'échange des deux oui qui a fondé le foyer se ramène à une pure et simple conjugaison d'illusions. Et on ne rejoint plus en soi et chez autrui, par-delà les duperies dont on a été auteur et victime, en lui-même et pour lui-même un cœur toujours capable d'amour et de fidélité renouvelés.

II

L'ÉGLISE,
SACREMENT D'UNITÉ

Les difficiles questions que je viens d'évoquer ne sont pas d'aujourd'hui. Simplement, depuis quelques années, elles prennent un tour plus aigu. Pourtant l'Église, à la suite de Vatican II, n'hésite pas à se présenter, selon la formule que j'ai déjà citée, comme étant « dans le Christ en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité du genre humain » (LG 1, 13 ; cf. LG 9, 27 ; 48, 93 ; GS 42, 263 ; 45, 270 ; SL 26, 163).

Quel est le fondement de cette affirmation ? Quelle en est l'exacte portée ? Pour répondre à ces deux questions, je vous propose de méditer quelques instants sur certaines idées maîtresses de l'Épître aux Éphésiens en tenant compte de l'ensemble du donné néotestamentaire.

Un fait

Pour ainsi dire à chaque chapitre, cette épître souligne un fait. Selon tous les sens du verbe, l'humanité se décompose entre « juifs » et « païens ». Les deux mots n'ont pas de connotation proprement ethnique⁴. Ils désignent les représentants typiques d'attitudes religieuses et morales d'hier comme d'aujourd'hui. Or juifs et païens dans l'Église sont en train de s'unir.

4. Il reste que pour Paul, la persistance d'Israël a une signification proprement théologique sur laquelle il réfléchit en Rm 9-11.

L'Église convoquée par l'Évangile de la mort et de la résurrection du Christ

Cette union n'est pas la résultante d'efforts humains. Juifs et païens se rassemblent parce qu'ils se reconnaissent convoqués par une parole qu'ils reçoivent comme parole de Dieu (cf. 1 Th 2, 13).

Cette parole est un évangile. Elle annonce un retournement de la situation d'hostilité à l'égard de Dieu et entre eux dans laquelle se trouvaient les uns et les autres. Ce retournement a été provoqué par la pâque de Jésus. Par sa mort, sa résurrection et son ascension (Ep 1, 20), Jésus nous a donné « libre accès auprès du Père » (Ep 2, 18) et il a « tué la haine » qui séparait Israël et les nations (Ep 2, 15-17).

Pour comprendre ces indications de notre épître, nous pouvons recourir aux récits de la passion de Jésus⁵. Jésus meurt parce qu'on veut le faire taire définitivement. La croix est l'effet d'une coalition entre une partie des dirigeants de son peuple et le représentant de César. Or, au moment de son « heure » (Jn 2, 4 ; 7, 30 ; 12, 24-27), Jésus garde la certitude que l'avenir du Règne et du Royaume de Dieu reste ouvert pour lui-même et pour tous les hommes, non pas malgré sa mort mais en raison de cette mort⁶.

En mourant, Jésus est irrécusablement l'un de nous. Et il ne veut pas briser cette solidarité puisqu'il demande au Père pardon pour ceux qui le crucifient. Ce faisant, il mène jusqu'à son terme la mission qu'il a reçue de Dieu. Par cet homme qui est proprement son Serviteur, Dieu nous rejoint au plus extrême de notre détresse. Et par son obéissance confiante à l'endroit de celui qu'il appelle

5. Voir H. SCHUERMANN, *Comment Jésus a-t-il vécu sa mort?* Paris: Cerf (Lectio divina), 1977, p. 21-82. Naturellement il convient, pour notre sujet, de relire la méditation sur la passion de Jésus dans l'encyclique de JEAN-PAUL II, *Dives in misericordia*, 7 a-e.

6. C'est ce qu'indiquent nettement les récits synoptiques de l'institution de l'Eucharistie avec leur contexte immédiat.

Abba, au plus épais de la nuit de l'agonie, Jésus traduit humainement, au ras de notre terre, sa condition de Fils.

Par la résurrection, Dieu donne le dernier mot à Jésus. Le pardon l'emporte décidément sur la violence, la vie sur la mort. Par l'exaltation de Jésus à sa droite, Dieu reconnaît dans le Crucifié son Fils en personne. Mais il le regarde tel qu'il est, irréversiblement solidaire de tous les hommes. Désormais pour Dieu, être Dieu, c'est-à-dire le Père de Notre Seigneur Jésus Christ (Ep 1, 3) et nous aimer, tous et chacun, c'est une seule et même chose.

A la source de la pâque de Jésus

A la source de la pâque de Jésus, il y a l'absolue liberté de Dieu, autrement dit la grâce (Ep 2, 8). Mais cette grâce n'a rien d'un caprice. Elle émane d'un absolu d'amour qui, à notre endroit, prend l'allure de la miséricorde (Ep 2, 4)⁷. Dieu a été ébranlé par notre misère. C'est pourquoi il a pris l'initiative de nous rejoindre dans et par son Fils. Dans cette initiative, il a une fois pour toutes contredit et vaincu les forces de mort qui nous séparaient de lui et entre nous.

Le retentissement de l'annonce de la pâque de Jésus

L'Évangile de la mort et de la résurrection du Christ comporte un non et un oui.

Par sa grâce, Dieu s'oppose à cette convoitise (Ep 4, 22) qui est à la source de tous nos maux. Par convoitise, il faut entendre cette prétention qui nous conduit à vouloir que nos relations avec l'Absolu soient le produit de nos initiatives et de nos œuvres. C'est un refus catégorique de la grâce. Or à cette prétention, Dieu dit non, justement en se montrant débordant de tendresse et imperturbablement fidèle à l'égard de ceux qui déniaient son absolu de liberté. Un tel amour est le plus gratuit qui soit. Par-delà nos refus,

7. Cf. les chapitres II à V de *Dives in misericordia*.

Dieu nous regarde avec miséricorde en nous-mêmes et pour nous-mêmes. Sur un tel amour, nous ne saurions avoir aucun droit. Il est don absolu, pardon. En vérité, « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20).

La convoitise, à laquelle Dieu s'oppose victorieusement, prend des formes apparentées mais différentes chez les païens et chez les juifs. Or notre épître met en évidence les ressorts de la conduite pécheresse des uns et des autres.

Les païens sont « sans Messie, étrangers aux alliances de la promesse, sans Dieu dans le monde » (Ep 2, 12-13). Ils ne peuvent que demeurer étrangers aux promesses du Dieu d'Abraham tant qu'ils persistent dans cette idolâtrie qu'illustre la politique d'un Antiochus Épiphanes ou d'un César. Ces souverains prétendent par leurs conquêtes prononcer le dernier mot de l'histoire. A ce titre, ils entreprennent un nivellement politique, culturel et finalement religieux de leur empire. Or l'Évangile nous annonce que le dernier mot de l'histoire, c'est le pardon jailli des lèvres du Crucifié.

Les juifs sont marqués par le légalisme. Ils exhibent les œuvres de la Loi pour attirer sur eux à toute force le regard de Dieu. A la limite, Dieu est méconnu dans son altérité et sa sainteté. Il devient, comme le montre la parabole de Lc 18, 9-14, un simple miroir qui permet de se complaire dans son narcissisme. Et, au nom de la Loi qu'on reçoit comme un privilège et en vertu de ses œuvres, on porte sur les païens un regard arrogant et méprisant (Ep 2, 15-17).

Les passages auxquels je me réfère le montrent à l'évidence, le non de Dieu à l'endroit de notre convoitise n'est inspiré que par son amour inconditionnel pour les hommes. C'est pourquoi ce non est indissociable d'un oui.

Parmi nous et en nous, est à l'œuvre l'Esprit par lequel le Père a ressuscité et exalté le Crucifié. « Avec lui Dieu nous a ressuscités » (Ep 2, 6). En nous, l'amour et la vie l'emportent sur les forces de haine et de mort. En même temps, le Père « nous fait asseoir dans les cieux, en Jésus Christ » (Ep 2, 6). La confiance filiale de Jésus devient nôtre. Et au Père nous pouvons « tout dire », tout ce qui fait palpiter nos cœurs. En dénonçant victorieusement le légalisme et l'idolâtrie, Dieu détruit le mur qui séparait

juifs et païens (Ep 2, 14-17). Le « nous » des juifs auquel appartient l'auteur de notre épître et le « vous » des païens peuvent se conjuguer dans une même louange de la grâce du Père (Ep 1, 11-14).

Le mystère du Christ et de l'Église

Grâce à l'Esprit, le non et le oui prononcés par Dieu en son Serviteur, moyennant la propagation de l'Évangile, donnent lieu à l'Église. Dans l'Église, nous pouvons nous approprier la plénitude de Dieu en Jésus Christ (Ep 3, 19). Et c'est dans l'Église que cette plénitude peut déployer et manifester toutes ses dimensions.

C'est pourquoi le même mot « mystère » s'applique tout à la fois au Christ et à l'Église (Ep 3, 1-13). En Christ, l'œuvre de Dieu s'achève. On peut alors connaître enfin ce qu'il voulait faire pour et avec les hommes. Mais ce dessein se vérifie comme achevé pour toute l'humanité et chacun de ses membres dans l'Église. L'Église nous donne, sinon de mesurer, du moins de pressentir toute la portée de cette volonté salvifique de Dieu (Ep 3, 14-18).

Or ces pages pauliniennes sur le mystère sont comme la matrice des méditations de notre tradition sur l'Église comme sacrement du salut. Ce salut est fondamentalement réconciliation avec le Père et entre juifs et païens inconciliables sinon en Jésus Christ. On est alors autorisé à dire que l'Église est, en Christ et grâce à l'Esprit, le sacrement primordial de la réconciliation⁸.

8. Voir à ce propos B. RIGAU, *Le mystère de l'Église à la lumière de la Bible*, — Th. STROTMANN, *L'Église comme mystère*, — P. SMULDERS, *L'Église sacrement du salut dans L'Église de Vatican II* sous la direction de G. BARAUNA et Y. CONGAR, t. II, Paris: 1967, pp. 223-242 ; 259-274 ; 313-338. Voir également L. BOUYER, *L'Église de Dieu*, Paris: Cerf, 1970, pp. 193-212, 285-314.

III

GRÂCE AUX SACREMENTS

Mais l'Église ne peut être pour le monde sacrement du salut que parce qu'elle est l'Église des sacrements⁹. C'est sur cette conviction qu'il nous faut désormais nous arrêter un moment.

Il n'y a pas de nous humain sans symboles dans et par lesquels s'effectue la reconnaissance mutuelle entre les membres du groupe¹⁰. Mais cette loi générale a un mode de fonctionnement tout-à-fait original dans l'Église. Car les symboles constitutifs du peuple de Dieu ne sont pas produits par les chrétiens mais reçus comme grâce.

Nous l'avons déjà dit, l'Église n'est elle-même que pour autant qu'elle se reconnaît convoquée par une Parole qui n'est pas « montée du cœur de l'homme » (1 Co 2, 9). Cette Parole livrée par Dieu en Jésus Christ nous est transmise (1 Co 11, 23 ; 15, 3) moyennant la succession apostolique des églises et dans les églises¹¹.

La Parole de Dieu en personne a été livrée une fois pour toutes et pour tous les hommes dans la pâque de Jésus. C'est dire qu'elle est toujours actuelle. Chaque groupe convoqué par l'Évangile peut faire sien le don de Dieu dans la célébration du mémorial du Seigneur qu'est l'Eucharistie. Or c'est l'Esprit qui nous donne de faire mémoire de Jésus l'envoyé du Père (cf. Jn 14, 24-26).

9. A la suite de Vatican II, cette dialectique entre Église sacrement du salut et les sacrements joue, en France, un assez grand rôle et singulièrement dans les travaux de notre Conférence Épiscopale. A ce propos, une contribution a donné une impulsion décisive : *Église signe de salut au milieu des hommes, Église-sacrement*, Rapports présentés à l'assemblée plénière de l'Épiscopat français, Lourdes, 1971, Paris: 1972, 93 pages.

10. Voir à ce propos L.M. CHAUVET, *Du symbolique au Symbole, Essai sur les sacrements*, Paris: Cerf (Rites et Symboles), 1979, 306 pages.

11. Voir sur ce point Y. CONGAR, *L'Église une, sainte, catholique et apostolique*, Paris: Cerf (Mysterium Salutis 15), 1970, pp. 181-254.

Grâce à l'Esprit, dans la fidélité à la tradition apostolique, l'Église célèbre donc ce mémorial du Seigneur. Elle vit ainsi de la Parole donnée par le Père. Dans les sacrements, cette Parole touche les chrétiens et les fait vivre. Les sacrements, inscrits dans l'économie de grâce, sont, pour le peuple de la nouvelle alliance, ses symboles constitutifs. Ils nous donnent de faire corps avec le Christ et tous ensemble. Et c'est ainsi que l'Église peut être effectivement pour le monde sacrement de notre unité avec Dieu et entre nous.

L'initiation chrétienne

Les sacrements fondamentaux sont ceux de l'initiation chrétienne. Je ne puis pas consacrer de longs développements à chacun d'eux. Dans l'atmosphère du présent Jubilé, où, selon une formule qu'affectionne Jean-Paul II, il s'agit de « célébrer de manière extraordinaire ce qui fait l'ordinaire de la vie de l'Église », il est peut-être bon d'aider les chrétiens à prendre conscience de l'actualité de ces symboles fondamentaux qui les façonnent, grâce à l'Esprit, dans leur identité de fils du Père, de frères du Christ et de membres de l'Église. Comment ne pas souhaiter ne plus dire : « J'ai été baptisé et confirmé », comme s'il s'agissait d'un passé lointain et évanescent, mais au contraire affirmer : « Je suis baptisé et confirmé comme je participe à l'Eucharistie au présent » ? Je me contente de quelques notations pour souligner l'actualité de ces trois sacrements¹².

Baignés de paroles au nom du Seigneur

Le présent rituel de la liturgie du baptême a heureusement remis en valeur la bénédiction des eaux. Ce rite souligne la dimension ecclésiale du sacrement.

12. Comment s'étonner que je me réfère ici à l'expérience et à la recherche du Diocèse de Grenoble ? Voir N. BARRAL-BARON, *Renouveau de la Confirmation*, Paris: Cerf (Dossiers Libres), 1983, 141 pages.

Un organisme vivant ne peut naître et croître que s'il est environné d'eau et de lumière. Un être humain ne peut prendre sa stature que s'il est entouré de paroles. Nous l'avons plusieurs fois observé. Des personnes âgées sont en pleine santé. Mais peu à peu toutes leurs relations disparaissent. Soudain elles s'aperçoivent qu'elles n'intéressent plus personne, qu'on ne parle plus d'elles. Aussitôt elles s'effondrent. Un enfant qui ne surprend à son endroit jamais une parole d'admiration de la part de ses parents, qui ne se sait pas vraiment appelé par son nom, aura du mal à se développer normalement. C'est la parole qui nous donne de vivre.

Or les mille et un échanges qui, désormais, font l'ordinaire de la vie de l'Église nous permettent de faire une expérience capitale. Des hommes et des femmes parlent de nous et nous parlent au nom du Seigneur. Par le relais de ces frères et de ces sœurs, le Christ nous interpelle par notre nom. Cet appel provoque, c'est-à-dire suscite et soutient le oui de notre foi. « De la bouche, nous confessons que Jésus est Seigneur et, dans notre cœur, nous croyons que Dieu l'a ressuscité des morts » (Rm 10, 9).

En vérité, au gré de ces « partages d'Évangile », nous vérifions l'actualité de notre baptême. A l'instar des eaux vivifiantes, l'Église, grâce à l'Esprit, est ce milieu vital dans lequel nous naissons à notre identité de chrétiens et grandissons dans notre condition de fils dans le Fils.

Responsables devant Dieu et parmi les hommes

La Parole qui nous environne dans le milieu vital de l'Église, en Jésus Christ nous est en toute vérité donnée. Nous sommes invités à la prendre.

Ce faisant, nous donnerons du répondant à la miséricorde et à la fidélité de notre Père. Jésus nous a transmis sa prière filiale pour qu'elle devienne nôtre (cf. Lc 11, 1-4).

De cette Parole qui nous fait vivre, nous répondrons parmi les hommes. Selon l'invitation de la première Épître de Pierre, « nous rendrons raison de l'espérance qui est en nous » (1 P 3, 15).

Enfin, de ces partages de l'Évangile grâce auxquels nous nous confirmons dans notre identité de chrétiens, nous sommes non seulement bénéficiaires mais acteurs.

Bref, complémentaire du baptême, la confirmation, par l'effet des dons de l'Esprit, fait de nous, en Église, des responsables devant Dieu et parmi les hommes.

Le Mémorial du Seigneur

L'Église est le lieu où chacun peut faire siennes, moyennant le baptême et la confirmation, la mort et la résurrection de Jésus (cf. Rm 6 1-14). Mais cela n'est possible que parce qu'il est donné à l'Église de célébrer le mémorial de la croix du Fils ressuscité des morts par le Père dans la mise en œuvre des énergies de l'Esprit.

Le dernier Congrès eucharistique de Lourdes a bien remis en valeur cette notion capitale de mémorial¹³. La pâque de Jésus est hic et nunc à notre portée. Nous pouvons nous associer à la bénédiction par laquelle Jésus a consenti à sa mort et lui a donné sens.

Dans le partage du pain et de la coupe, nous faisons réellement corps avec le Christ et tous ensemble. On le sait, la pratique ecclésiale de l'Eucharistie a fourni à Paul la base de sa théologie de l'Église comme corps du Christ¹⁴.

13. Voir *Jésus Christ, pain rompu pour un monde nouveau*, Document théologique de base pour le Congrès eucharistique international, Paris, 1980.

14. Voir L. CERFAUX, *La Théologie de l'Église suivant saint Paul*, Paris: Cerf (Unam Sanctam), 1965, pp. 223-248. — J. CALLOUD, *Le Repas du Seigneur. La communauté corps du Christ. Analyses sémiotiques*; X. LÉON-DUFOUR, *Corps du Christ et Eucharistie selon saint Paul*, dans ASSOCIATION CATHOLIQUE FRANÇAISE POUR L'ÉTUDE DE LA BIBLE, *Le corps et le corps du Christ dans la première Épître aux Corinthiens*, Paris: Cerf (Lectio Divina), 1983, pp. 117-130; 225-226.

Le second baptême ou la seconde pénitence¹⁵

Plusieurs sondages nous indiquent dans quelles proportions les catholiques deviennent comme étrangers au sacrement de la pénitence et de la réconciliation¹⁶. Tous nous connaissons des difficultés sans nombre dans le service pastoral de ce sacrement.

Mais cet état de fait et ces difficultés pourraient bien n'être que les symptômes d'un mal plus profond atteignant le cœur de la foi elle-même. En tout cas, il est heureux qu'en cette année de Jubilé de la Rédemption, la préparation puis la réunion du Synode invitent les chrétiens à s'interroger sur ce paradoxe évangélique central qu'est le thème de la réconciliation en un temps où, comme je crois l'avoir montré, pareil propos ne va pas de soi.

Il ne faut pas nier nos difficultés. Mais à nous laisser obséder par elles, nous serions paralysés dans l'exercice de notre charge pastorale. Il est bon, à l'aide de l'*Instrumentum laboris* tout particulièrement, de retrouver notre respiration et notre liberté d'allure en ouvrant nos horizons.

A propos du sacrement de la Pénitence et de la Réconciliation, je m'en voudrais de reprendre tout ce qui a été déjà dit au cours de notre Assemblée Plénière de 1979¹⁷. Je me contenterai de relever quelques points qui me semblent d'actualité¹⁸.

15. Sur le caractère traditionnel de telles dénominations, voir C. VOGEL, *Le pécheur et la pénitence dans l'Église ancienne*, Paris: Cerf (Traditions chrétiennes, rééd.), 1982, pp. 16-17, 48, 21.

16. Voir en particulier *Le sens chrétien de la réconciliation*, sondage exclusif Sofres-Le Pèlerin n° 5235, 3 avril 1983, pp. 35-45.

17. Voir *Le courage des prophètes*, Assemblée plénière de l'Épiscopat français Lourdes 79, Paris: Centurion, 1979, pp. 55-88.

18. Ce n'est pas le lieu de donner ici une bibliographie quelque peu détaillée sur le sacrement de la pénitence et de la réconciliation. Inutile de rappeler combien est riche de doctrine la préface du Rituel publié en 1978 pour les pays de langue française. Signalons un outil fort commode pour l'ensemble de notre propos, *Divisions, Péchés, Réconciliation*, Cahiers de l'Actualité Religieuse et Sociale, supplément au n° 261, Paris: 1983, 72 pages. Voir J.J. LATOUR, *Vers la réconciliation*, Conférences du Notre Dame de Paris 1983, Paris, 1983, 142 pages.

Au long de son histoire mouvementée¹⁹, la mise en place du sacrement de la pénitence et de la réconciliation s'est toujours heurtée à une difficulté fondamentale. Dans le baptême et la confirmation, je puise la certitude qu'en sa mort et sa résurrection Jésus a scellé l'alliance avec Dieu une fois pour toutes « pour moi » (Ga 2, 20).

Célébrer une « seconde pénitence » ou un « second baptême » semblait comporter la résignation à un fait. Aussitôt en paix avec Dieu, les chrétiens le trahissaient. On recommençait l'histoire lancinante d'Israël faite de moments de conversion à l'appel des prophètes et de longues périodes d'infidélité (cf. la plainte du Ps 78). Du coup, le caractère eschatologique et la portée définitive de la pâque de Jésus, rendue actuelle pour chacun dans l'initiation chrétienne, devenaient douteux.

Cette difficulté n'est pas mince. Elle explique que l'Église naissante ait eu, semble-t-il, quelque mal à élaborer tous les éléments d'un dispositif pénitentiel et que la pénitence, une fois promue avec netteté, on ait hésité à la réitérer.

On est sorti de cet embarras en approfondissant le sens chrétien et, plus largement, biblique du temps²⁰. Tout est accompli en Christ. Mais tout reste à faire pour que tous les hommes reçoivent l'heureux message de la mort et de la résurrection du Messie. Alors même que l'on a adhéré à l'Évangile, on reste un « homme de peu de foi » (Mt 6, 30 ; 8, 26). Tous les aspects de notre personnalité, tous les moments de notre existence ne s'inscrivent pas d'emblée dans la logique du oui à Jésus Christ que l'on a prononcé du fond de son cœur. Et, par certains actes particuliers, nous pouvons carrément démentir pareille option fondamentale²¹. En l'avouant, nous reconnaissons que pour nous, temporalité va de pair avec faillibilité.

19. Sur cette histoire, outre l'ouvrage de C. VOGEL déjà cité, voir B. SESBOUÉ, *Réflexion théologique sur la tradition vivante de la pénitence et de la réconciliation dans l'Église*, Documents Episcopats, n° 3, février 1983.

20. On sait qu'une théologie du temps et de l'histoire commande la composition rédactionnelle de l'œuvre lucanienne.

21. Sur l'option fondamentale pour ou contre Dieu médiatisée par

A l'égard de ce baptisé qui vient de pécher, Dieu s'est engagé une fois pour toutes. Il le regarde toujours comme un « fils dans le Fils ». Face à celui qui a commis une faute grave et démenti ainsi cette vocation de l'Église qui la fait sacrement de l'unité avec Dieu et entre les hommes, le Père signifie sa fidélité en offrant à cet homme la possibilité de se réconcilier avec lui. Cette possibilité devient effective dans la célébration de la « *secunda pœnitentia* ». Il est ainsi attesté que, dès maintenant au cœur de notre histoire, la miséricorde du Père a déjà, envers et contre tout, effectivement le dernier mot.

Dans cette attestation de la fidélité de Dieu, toute l'Église est engagée. Tous les baptisés sont acteurs du sacrement de la pénitence. Mais le rôle de l'évêque ou du prêtre est décisif. Car leur ordination les fait serviteurs de la communion dans une église particulière et entre les églises. De ce fait, ils sont les signes vivants de la prévenance du Père qui, en Jésus, rassemble ses enfants dispersés. En cas de rupture sérieuse avec Dieu et avec la communauté ecclésiale, il n'est pas de réconciliation qui ne passe par la mise en œuvre de leur ministère.

Le « second baptême » a des dimensions personnelles autant que communautaires. Il doit consonner avec le « pro me » du premier baptême. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre la nécessité imprescriptible d'une démarche personnelle d'aveu en cas de faute grave²². Encore faut-il se rappeler que je confesse avant tout l'amour indéfectible de Dieu à mon endroit. Ce faisant, je reconnais ma propre vérité de chrétien infidèle à l'alliance. Je dissipe ainsi les contresens et malentendus sur Dieu et sur moi-même qui rendaient impossible entre nous tout véritable échange. En avouant mon péché, j'admets que je ne saurais avoir le moindre droit sur Dieu. Dans cette mise à nu de ma misère,

des actes particuliers et circonstanciés, je me suis expliqué en 1979 dans mon exposé de Lourdes, ouv. cité, pp. 79-82. Voir également F. BUSSINI, *L'homme pécheur devant Dieu*, Paris: Cerf (Cogitatio fidei), 1978, pp. 76-86.

22. Je me permets de renvoyer à ce sujet à mon exposé de Lourdes en 1979, ouvrage cité, pp. 72-75.

je me dispose à recevoir la miséricorde de Dieu comme don absolu, comme pardon.

IV

UNE PRATIQUE CONSÉQUENTE

En conclusion de cet exposé, il peut être utile de revenir sur les réflexions de notre première partie, de nous demander si les indications que nous avons recueillies par la suite ne nous permettent pas de dégager quelques issues aux impasses sur lesquelles nous semblions buter.

L'Évangile est annoncé et l'Église se rassemble alors que les antagonismes sont déjà là. Souvent la violence se déchaîne en riposte à une violence silencieuse mais tenace, celle des structures du désordre établi.

Non à la fatalité

sans prétendre détenir le dernier mot

En Jésus mort et ressuscité, l'amour a déjà vaincu définitivement la haine, et la vie, la mort. Au nom de l'avenir de Dieu ainsi ouvert à tous, nous disons non à une fatalité de la violence, qu'elle prenne la forme de soi-disant nécessités stratégiques ou de déséquilibres économiques entre deux moitiés de notre planète.

Mais nous restons conséquents avec la dénonciation évangélique de la convoitise. Nous nous refusons à produire ou à détenir de nous-mêmes le dernier mot de l'histoire et donc à arrêter en quelque sorte le temps dans un nivellement des différences, comme l'ont tenté et le tentent les Antiochus ou César de tous les temps.

Pluralisme et pardon

Nous ne prétendrons donc pas tout obtenir tout de suite. Nous articulerons notre non résolu à la fatalité avec un sens

avisé des possibilités du moment. Nous n'imaginerons pas posséder seuls le code pour déchiffrer la conjoncture. Une diversité d'analyses, une variété de propositions, de solutions entre lesquelles il faudra négocier un compromis, nous paraîtront indispensables. Nous retrouvons ici le sens de ce « pluralisme inconfortable et nécessaire » dont parlait notre Conférence lors de son assemblée de 1972²³.

Dans les antagonismes de toute sorte que nous traversons, nous nous heurtons à des refus de dialogue et à des prétentions totalitaires. Rester fidèles à l'Évangile du Christ, sera ne pas réduire notre adversaire au mal qu'il nous fait pour déceler en lui un brin de cœur de chair. Nous conduire ainsi, c'est témoigner de notre certitude qu'en Christ l'avenir est ouvert à tous les hommes, c'est-à-dire de cette unité avec Dieu et entre nous dont l'Église est, grâce aux sacrements, dès maintenant le sacrement. Nous aurons ainsi en Christ la force de pardonner comme nous avons été pardonnés²⁴.

Révision de vie

Une pratique qui se veut conséquente avec le message de la réconciliation demande d'être relue sans cesse à la lumière de la Parole de Dieu. Nous retrouvons alors le rôle

23. *Politique, Église et foi*, Rapports présentés à l'Assemblée Plénière de l'Épiscopat français, Lourdes 1972, Paris: Centurion, 1972, pp. 80-85. Peut-être faudrait-il étendre et adapter ces réflexions au domaine proprement économique et aux questions si urgentes et épineuses à propos de la paix et du désarmement?

24. G. AURENCHÉ donne un contenu concret à ce que je tente de suggérer en nous transmettant un témoignage bouleversant. « Un tortionnaire malmenait une femme et, comme elle ne voulait pas parler, il s'est plaint en disant : « Si vous croyez que je n'ai que ça à faire, alors que mon enfant est malade chez moi ! » Quelques jours plus tard, lorsque la victime et son bourreau se retrouvèrent face-à-face, cette femme a demandé : « Comment va votre enfant ? » L'homme a été décontenancé pendant un moment. » *L'aujourd'hui des droits de l'homme*, Paris: 1980, pp. 159.

irremplaçable de la révision de vie²⁵. Qui dit révision de vie, dit conviction que ce ne sont pas les idées, soit à l'état pur (c'est l'idéalisme), soit figées en des structures (c'est le matérialisme), qui mènent le monde mais des personnes solidaires. Certes cette solidarité prend corps dans des structures, comme ce sont des structures qui matérialisent la violence qui dément cette solidarité. Néanmoins, on se refuse à croire que cette violence est inentamable comme un bloc de granit. On vérifie si au jour le jour on a bien été fidèle à cette conviction nourrie par la foi en Jésus Christ. Je viens d'indiquer pour cela quelques points de repère. On pourrait en ajouter d'autres.

D'ailleurs la foi chrétienne permet de discerner que l'Esprit, par lequel Dieu a ressuscité et exalté le Crucifié, est effectivement à l'œuvre parmi nous. Tout non à la fatalité, toute ébauche de réconciliation en vérité au cœur des luttes, sont des signes qui, à cet égard, ne trompent pas. Cet Esprit peut être reconnu parce que, dans le mémorial du Seigneur, on célèbre sa victoire définitive en Jésus.

C'est dans cette liturgie que prend corps la communion entre disciples de Jésus. De l'aveu du Maître, cette communion, prémice d'une humanité réconciliée, est le signe de crédibilité du témoignage que nous rendons à la paix de Dieu en nous associant dans l'Esprit, au fil de notre vie quotidienne, à la mission de Jésus, l'envoyé du Père : « Qu'ils soient parfaits dans l'unité et que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé » (Jn 17, 23).

† François BUSSINI
Evêque auxiliaire de Grenoble.

25. On peut à ce propos recueillir les précieux témoignages de nos aînés sur les motifs qui ont conduit l'Action Catholique à proposer un tel itinéraire spirituel. Voir G. BÉJOT, *Un évêque à l'école de la J.O.C.*, Paris: 1978, pp. 42-52; G. GARRONE, *L'Action Catholique*, Paris: Fayard (« Je sais. Je crois »), 1958, pp. 41-70.